
Oana Orlea : entre autobiographie et mémoires

Olivia-Ioana BOTA

Le livre d'Oana Orlea intitulé *Les années volées. Dans le goulag roumain à 16 ans* remet en question la distinction entre autobiographie et mémoires, ce qui nous incite à revenir sur les problèmes du genre littéraire et de la voix narrative¹. Paru en version roumaine en 1991 sous le titre de *Ia-ți boarfele și mișcă!*² (*Prends tes nippes et bouge ta viande!*, Paris : Seuil, 1992, Collection « L'Histoire Immédiate »). Le livre retrace l'histoire d'une adolescente de seize ans emprisonnée par les communistes pour avoir comploté contre le régime ; coïncidence (ou pas), c'est aussi la petite-fille du compositeur roumain George Enesco. Bien que le récit soit captivant par la présentation d'un périple infernal de trois ans à travers treize prisons différentes, il ne reste pas moins attractif au niveau de la formule littéraire. Un lecteur ayant accès aux deux versions, roumaine et française, constatera que la dissemblance des textes, qui ne sont pas une simple traduction l'un de l'autre et mettent en scène tout un processus de réécriture, ajoute un poids particulier à l'originalité, ainsi qu'à l'authenticité du texte source. Elle invite à la comparaison, avec les accents déplacés et le choix des nuances. Avons-nous encore affaire, dans ce cas, à un témoignage ?

L'écart entre les deux variantes est tout d'abord visible dans le choix du titre. En roumain, il rappelle un syntagme-clé (« Prends tes nippes et bouge ta viande ! ») de tout ce voyage carcéral. Tout en renvoyant à une matérialité de la détention, il est choquant et percutant, pour suggérer un circuit labyrinthique de la terreur. Repris le plus souvent à la fin d'un chapitre (c'est la façon dont on annonce à la protagoniste le changement de prison : elle doit faire vite ses bagages

¹ Oana Orlea, *Les années volées. Dans le goulag roumain à 16 ans*, Paris, Seuil, 1992.

² Oana Orlea, *Ia-ți boarfele și mișcă!*, interview réalisée par Mariana Marin, Bucarest, Cartea Românească, août 1991.

et partir dans un autre enfer tout à fait semblable aux premiers), il devient le lien dégradant et agressif entre les nombreux épisodes de l'emprisonnement où tout se ressemble et cependant tout diffère. La violence verbale fait pendant à la violence physique que la jeune fille subit. Par contre, le titre français est plus rhétorique, plus dramatique et dramatisant. La métaphore du début (*Les années volées*) est contrecarrée par un sous-titre explicite (*Dans le goulag roumain à 16 ans*) où la référence au goulag russe n'est pas du tout fortuite. En fait, quoique l'application se fasse sur « l'exemple » roumain, il y a un renvoi implicite au goulag soviétique et plus généralement à tout goulag totalitaire. Il offre ainsi un ancrage pour le lecteur occidental qui ne va pas aller dans les nuances différenciant les deux réalités infernales : le système carcéral roumain communiste et le goulag soviétique.

Mais les différences entre les deux versions ne se résument pas au titre, elles portent aussi sur la structure du livre. Si, en roumain, le livre est conçu comme une interview réalisée par Mariana Marin³ où Oana Orlea raconte son expérience de détention, en français, par contre, la formule de l'interview est abandonnée et l'aveu se construit en dehors des questions. Pourtant, mêmes supprimées, les questions continuent à fournir la trame du récit qui est presque identique à celle de la version roumaine. Certes, l'écrivaine coupe parfois la phrase, omet certains détails, qui ne résonneraient que dans un espace sémantique roumain, mais elle garde en principe le même corpus du texte qu'en roumain. Par exemple, Madame Antonescu n'est pas appréciée pour sa prestigieuse qualité d'épouse du maréchal Antonescu, mais pour sa condition de vieille femme qui essaie dignement de survivre à la torture communiste. D'ailleurs, le titre officiel de Madame Antonescu n'est pas trop explicité dans la variante française, ce qui compte c'est la prisonnière Antonescu et son humanité. Par ailleurs, il faut signaler aussi que la version roumaine contient quatorze chapitres, tandis que la traduction française comporte seulement treize chapitres, chacun correspondant à une séquence carcérale. Cette variation de structure, quoique faible, n'est pas aléatoire. Elle renvoie à un effort de réécriture dans le sens de l'adaptation du texte à un certain type de public. Ce processus d'adaptation ne se limite pas à la suppression de tel ou tel passage, mais il s'applique à la manière même de l'écrivaine de se rapporter à l'aveu. Plus précisément, chaque version envisage différemment l'aveu, ce qui

³ Écrivaine roumaine et journaliste, Mariana Marin (1956 – 2003) a été connue surtout comme poète du groupe littéraire roumain « La Génération 80 ».

entraîne un changement de genre littéraire au niveau des deux textes. Alors, si la version roumaine préfère un abord autobiographique auquel un public roumain, déjà familiarisé avec le communisme, peut facilement s'identifier, la version française, par contre, se place dans la catégorie des mémoires et s'adresse à un public nouveau qu'elle initie à l'univers traumatisant des prisons communistes.

Finalement, chaque version a son genre littéraire. Ainsi, en roumain, l'aveu s'organise autour de la forme de l'interview et se place dès l'incipit sous le signe de l'autobiographie : « Chère Oana Orlea, nous nous rencontrons pour suivre un itinéraire autobiographique : ta première période noire des années du stalinisme, les années de détention [...] »⁴. Le pacte autobiographique semble être signé et accepté, mais la manière dont le récit autobiographique est conçu est tout à fait inédite, car l'autobiographie naît par les ressorts de l'interview et la question légitime qui apparaît est « Qui écrit le livre ? Oana Orlea ou Mariana Marin ? ». La réponse serait : les deux, parce qu'au-delà de l'aveu d'Oana Orlea, il y a les questions de Mariana Marin qui dictent, dirigent et même manipulent la trame de l'aveu. Certes, le lecteur ne peut pas savoir dans quelle mesure ces questions ont été préalablement établies ou négociées, si on a gardé la variante authentique et spontanée de l'interview ou une variante élaborée du texte, mais il est sûr que les questions de l'intervieweuse conditionnent la démarche autobiographique d'Oana Orlea et en constituent une sorte de « parasitage ». Cet argument est d'ailleurs soutenu par la déclaration finale d'Oana Orlea qui confirme que « Cela a été plus qu'une interview. Et sans ta patience [...] je sais que ça fait partie de ton métier de journaliste mais tu as créé une tension qui m'a fait revivre des souvenirs...oubliés. Volontairement ou non. Sans toi, ce livre, bon ou mauvais, tel qu'il est n'aurait pas existé »⁵. Au-delà de ce geste de reconnaissance envers son intervieweuse — dont elle fait une sorte de co-auteur — Oana Orlea ne raconte son expérience pénitentiaire ni par vengeance ni pour le simple plaisir de l'évocation. Elle le fait par devoir, devoir envers la génération future qui doit connaître la vérité sur le passé et devoir envers les morts, les victimes du communisme. L'appel au devoir montre encore une fois le fait qu'il s'agit d'un acte autobiographique conscient et assumé. Responsabilité et commémoration, voilà deux facettes du même concept. L'invocation du devoir légitime, en fin de compte, tant dans le récit autobiographique que dans le récit de mémoires. Une fois la version française

⁴ Oana Orlea, *Ia-ți boarfele și mișcă!*, *op. cit.*, p. 2.

⁵ *op. cit.*, p. 120.

publiée, le livre obéit aux exigences de la collection « L'Histoire Immédiate » et change de forme et de direction littéraire. Tout en faisant appel à la description concise et aux observations fines et lucides, l'ouvrage crée un panorama de la vie en prison où tout n'est que torture, dégradation physique et morale, suspicion, faim, froid, peur. Les questions de l'interview sont supprimées et par conséquent la voix de Mariana Marin, l'intervieweuse, disparaît aussi. Il ne reste que l'aveu de Oana Orlea qui décrit non seulement son histoire à elle, mais l'histoire de tout un univers carcéral. L'écrivaine ne se contente pas d'écrire le livre de sa traumatisante expérience de détention, elle se veut une sorte de voix, de porte-parole, pour un « nous » collectif des prisonniers du communisme. Cette idée est aussi soutenue par l'éditeur Jean-Claude Guillebaud, lequel, dans son avant-propos, affirme que le livre est un document historique qui porte non seulement sur la Roumanie, mais sur tout l'espace ex-soviétique. Selon l'éditeur, le but du livre serait l'établissement de la vérité, celui d'une voix qui nous parle et qui intègre le témoignage d'Oana Orlea dans la grande série des témoignages sur le communisme. Placer la version française sous le signe des mémoires ne fait que remettre en discussion le concept même de « devoir », cette fois-ci dans l'acception primaire de la notion des mémoires, celle d'aide-mémoire qui sert à aider la mémoire, à la conserver, voire à l'influencer.

Le rapport ambigu entre les deux versions du livre rappelle la distinction de Jacques Lecarme et Eliane Lecarme-Tabone entre autobiographie et mémoires. Elle place d'une part, les mémoires qui visent le monde, « l'histoire et les autres, c'est-à-dire une certaine objectivité de l'événement »⁶ et d'autre part, l'autobiographie qui se fonde sur « le moi, ses sentiments et ses souvenirs, autant dire une subjectivité radicale des faits »⁷. Cette dichotomie renvoie à celle de Genette⁸ entre « narrateur autodiégétique » (protagoniste) et « narrateur homodiégétique simple » (témoin). Pourtant, cette dichotomie n'est pas infaillible et les deux auteurs mentionnés ci-dessus lui opposent l'exemple du petit Seurel du *Grand Meaulnes* qui commence par être témoin et finit par être protagoniste. Il y a donc, pour cette écriture à visée véridique, une difficulté à séparer l'autobiographie des mémoires. Cette séparation c'est, selon Lecarme, l'auteur lui-même qui la fait. C'est donc à l'auteur d'indiquer la nature autobiographique ou biographique de

⁶ J. Lecarme, E. Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, deuxième édition, Paris, Armand Colin, 1999, p. 47.

⁷ *ibid.*

⁸ Voir : G. Genette, « Discours du récit » in : G. Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

son projet, bien que parfois le texte final puisse contredire ses indications initiales. Ce schéma ne s'applique pourtant pas à l'ouvrage d'Oana Orlea. Car c'est un texte hybride qui oscille, y compris dans les variations de la langue, entre la spontanéité et l'authenticité de l'interview et la cohérence d'un texte négocié, bien travaillé et élaboré. Ainsi, à l'immédiateté des réponses, s'opposent des passages objectifs voire gnomiques sur la condition du détenu communiste, en particulier et du détenu de tout régime dictatorial, en général : « Ceux peu nombreux, et même infiniment rares qui se taisent jusqu'au bout sont peut-être des élus. » (Văcărești, p. 38)⁹ ou « Humilier le détenu par le biais de ses fonctions physiologiques est facile, efficace et amusant. » (Jilava, p. 42)¹⁰. La particularité de l'ouvrage est, en conséquence, donnée par une écriture personnelle et objective à la fois. Elle ne se pose pas en héroïne, ne culpabilise pas non plus, mais reste poignante au niveau du message et des images. Grâce à sa nature ambivalente ainsi qu'à son art du portrait, précis et caricaturant en même temps, cette écriture favorise le changement de genre littéraire d'une version à l'autre. Elle rend, de la sorte, possible une profonde mutation du discours littéraire entre les deux textes envisagés.

En conclusion, le livre d'Oana Orlea est inédit puisqu'il met face à face deux versions différentes et plus précisément deux rhétoriques différentes. D'une part, il y a une autobiographie « hybride », qui emprunte à l'interview sa spontanéité et sa verve rhétorique et d'autre part, il y a l'évocation solidaire et objective des faits et des gens. Son originalité réside donc dans cette position privilégiée entre deux visions littéraires divergentes, entre une approche autobiographique, personnelle et sincère et un témoignage bouleversant et ironique sur la prison communiste, perçue dans sa violence et son absurdité kafkaïenne.

⁹ Oana Orlea, *Les années volés. Dans le goulag roumain à 16 ans*, Paris, Seuil, col. « Histoire immédiate », avril 1992, p. 38.

¹⁰ *ibid.* p. 42.